

Qui est mon prochain? Luc 10, 25-37. Le bon samaritain.

Dans cette parabole, fort connue, on voit paraître plusieurs thèmes de méditation : l'entraide, l'obéissance à la loi, et d'autres encore... Aujourd'hui, avec vous, je pose la question : Qui est mon prochain ?

Notre histoire commence avec un légiste qui questionne Jésus pour le piéger. En fait, je crois, le légiste de Luc veut faire préciser à Jésus qui est le prochain. Et c'est bien la question qu'il lui pose : « Qui est mon prochain » ? Il avait bien perçu le message universaliste du Christ, sa prédilection pour les pêcheurs, les exclus, les méprisés.

C'est pourquoi, lorsque Jésus commence son histoire de voyageur agressé par les bandits, j'imagine que notre légiste est dépité car il n'a pas répondu à la question qu'il posait. Il s'attendait sans doute à s'entendre dire : tout homme est ton prochain. A quoi lui, le légiste aurait pu répondre triomphalement que le prochain était nécessairement un fils du peuple d'Israël, comme le précise le Lévitique. Au lieu de cela, l'homme de loi est invité à répondre à une question à laquelle il ne s'attendait pas : « qui s'est montré le prochain de l'homme tombé aux mains des brigands ? »

On imagine qu'il a dû bafouiller car le mot Samaritain lui brûlait la langue. Ne pouvant le prononcer, il a bredouillé : « c'est celui qui a fait preuve de bonté envers lui. » En effet, un bon juif, un bon légiste, un bon pharisien, se devait de détester les Samaritains, ce peuple de gens impurs qui ont l'outrecuidance se référer à la loi de Moïse ! Humiliation suprême, il entend cette leçon « Va, toi aussi fais de même ». J'imagine qu'il était furieux de s'être ridiculisé par son intervention malveillante.

Il est intéressant de s'arrêter sur la parabole de Jésus pour en tirer les vraies leçons que le légiste n'a sans doute pas su percevoir, trop préoccupé par son objectif : piéger et si possible ridiculiser ce prédicateur itinérant qui attirait les foules séduites par son enseignement.

Laissons de côté le prêtre et le lévite qui descendaient de Jérusalem à Jéricho, ces deux membres de l'élite du peuple, comme le légiste qui a provoqué la parabole par sa question. On imagine qu'ils marchaient vite, car la pente de la route est raide : 1200 mètres de dénivelé entre Jérusalem sur un haut plateau et Jéricho dans la cuvette de la Mer Morte ! Ils vont d'autant plus vite qu'ils doivent traverser des ravins désertiques qui sont de véritables coupe-gorges. A preuve, un malheureux semble y avoir laissé la vie. Passant devant lui, ils s'écartent. Ils viennent peut-être de sacrifier au Temple ; s'ils touchent à un mort, ils vont perdre leur pureté rituelle. Et s'il n'était pas mort ? Tant pis, il ne vaut guère mieux... Et puis, pas d'histoires, il y a des brigands dans le coin, mieux vaut ne pas trainer. On le signalera aux gendarmes de la brigade de Jéricho. C'est leur travail après tout ! Mais fait-on mieux, aujourd'hui lorsqu'il y a une agression dans un train ou dans la rue. Tout au plus se contente-t-on d'un coup de téléphone aux pompiers.

Arrêtons-nous au Samaritain. On a l'habitude de dire « le bon Samaritain », comme s'il était bon de toute éternité. Non, c'était sans doute un homme comme tous les autres et il était en droit d'avoir peur lui aussi ! Peur des brigands, peur de se souiller s'il touchait un mort... Et s'il n'était pas mort ? C'est cette question qui va le retenir alors qu'elle a laissé les deux autres de marbre. Il vit encore. Il le soigne avec du vin pour désinfecter les plaies (l'alcool ça désinfecte, on le sait,) et avec de l'huile pour décontracter les muscles endoloris par les coups. Son seul souci, lorsqu'il voit le malheureux gisant sur le bas-côté de la route, c'est de le secourir. Il ne fait pas le bien par amour de Dieu mais par pitié pour cet étranger dont il voit la détresse. Son action n'est pas dictée par le souci de plaire à Dieu. Pour lui, la victime de l'agression n'est pas une occasion de faire le bien ni de montrer combien il est bon, ni pour manifester sa foi. Non, il se met au service de l'autre, pour lui-même, sans chercher un alibi religieux, mais parce que cet autre a besoin de lui, tout naturellement. Par humanité. En cela il diffère totalement du prêtre et du lévite qui sont pressés qui ne veulent pas se compromettre, qui ont sans doute d'autres soucis. Ils ne veulent pas se salir les mains, mais ils n'ont plus de mains pour s'ouvrir spontanément, pour se mettre au service de celui qui a besoin d'aide. Le prêtre et le lévite connaissent sans doute la loi et sont rituellement purs mais ils n'ont plus d'humanité, pas de compassion.

Le Samaritain qui a conservé un cœur, en dépit de sa mécréance, est pris de pitié, comme Dieu l'a été pour les hommes en donnant son Fils. Cette similitude de sentiment fait du Samaritain, à son insu, l'instrument de Dieu. La philosophe Simone Weill, en songeant à cette parabole écrivait : « Il y a des moments où, en regardant

les créatures, il ne faut pas penser explicitement au Créateur. Dans ces moments, la présence de Dieu en nous a pour condition qu'elle soit un secret pour nous. Il y a des moments où, penser à Dieu nous sépare de lui. »

La parabole du Samaritain nous rappelle trois choses. Premièrement, le prochain ce n'est pas simplement le frère, le proche, celui du même peuple, de la même religion, de la même famille. Il est quiconque a besoin d'être secouru, sans savoir qui il est et ce qu'il pense. Il est, par exemple le migrant qui a échoué sur les côtes de Sicile ou dans l'île de Lampédouse. Deuxièmement, l'amour qu'on lui doit se concrétise, le moment venu, dans l'action. A nous de rechercher ce qu'elle doit être, en conscience. Troisièmement l'amour du prochain est un moyen pour Dieu de réaliser son plan d'amour sur le monde.

On raconte cette histoire : « Un homme, passant dans la rue, dans une mégapole indienne, vit un enfant abandonné, nu sur le trottoir, grelottant de froid ou de fièvre, pleurant de faim (il y en a tant en Inde, pas seulement des enfants, mais des adultes et des vieillards, morts ou agonisant). Il se fâcha et demanda à Dieu : « pourquoi permets-tu de telles choses, pourquoi ne fais-tu rien pour éradiquer ce malheur ? » Il y eut un silence profond et de ce silence surgit la voix de Dieu qui dit : « J'ai fait quelque chose, je t'ai créé, toi. »

Nous ne sommes pas en Inde, mais des misères, il y en a tant à nos portes. Vous lisez la presse comme moi et vous regardez la télé. Vous voyez ce qui se passe dans nos villes, même si c'est moins criant qu'en Inde, en Syrie, en Ethiopie, dans le Sahel. Cette histoire nous rappelle une vérité parfois oubliée : Dieu n'intervient pas en dépit de ce que font les hommes, mais en se servant d'eux.

La parole de Dieu n'est jamais directe, on ne l'entend pas surgir des nuées du ciel. Elle est toujours indirecte puisqu'elle passe par des situations que nous devons interpréter. De même, l'action de Dieu ne se fait pas en rupture avec les lois de la matière, y compris de la matière psychique, mais elle passe par les lois physiques et psychiques de sa création. Parfois cette action cachée arrive à susciter l'étonnement, voire notre émerveillement au point que l'on peut évoquer le mot de « miracle », mais la plupart du temps nous n'y faisons pas attention, nous ne voyons rien et c'est dommage car il y a tant de choses qui pourraient susciter notre émerveillement en dépit de leur caractère apparemment ordinaire. L'homme spirituel est celui qui est capable de s'émerveiller de choses habituelles, apparemment banales, et de les transformer en louange, car il les rattache à l'action secrète de Dieu, il les discerne après coup comme des traces du passage de Dieu, mais il n'en parle pas. Le discernement et la discrétion vont de pair.

Parmi ces choses que l'on ne voit pas immédiatement, c'est que, dans l'amour que l'on a pour le prochain, Dieu manifeste son amour pour les hommes. A notre insu, Dieu se rapproche de nous et finalement devient notre prochain. Mais du coup, le mot prochain prend une signification beaucoup plus large. Le prochain n'est plus seulement celui qui est en face de moi, mais Dieu est devenu mon tout proche, mon prochain. En faisant le bien à celui qui est devant moi je deviens son prochain et, à travers moi, Dieu devient aussi son prochain. Nous revenons à la même idée : Dieu se rend présent à travers nous, imparfaitement bien sûr car nous résistons, nous ne nous laissons pas entièrement pénétrer par son Esprit. La seule exception est Jésus qui vivait pleinement en conformité avec Dieu. C'est pourquoi, bien souvent, chez les Pères de l'Eglise, le Samaritain est la figure de Jésus lui-même. Si Dieu devient mon prochain, il n'est plus le lointain, comme on le désigne parfois, l'inaccessible. Nous rejoignons ainsi le passage du Deutéronome que nous avons entendu tout à l'heure. Remplaçons le mot commandement par le mot Dieu, ce qui est tout à fait légitime puisque Dieu est indissociable de sa parole et nous obtenons à peu près ceci : « Dieu n'est pas difficile à atteindre comme si nous devions le chercher dans un lieu lointain. Il n'est pas au-delà des mers et nous n'avons pas à aller au-delà de la mer pour le trouver. Dieu est tout proche, il est dans ta bouche et dans ton cœur pour que tu mettes sa volonté en pratique. »

Alors, avant de me poser la question, comme le légiste de l'Evangile : « qui est mon prochain ? » il me faut réaliser que le plus proche de moi, c'est Dieu, il est devenu proche en Jésus-Christ qui nous a manifesté son amour. Et c'est parce que je me sais aimé de Dieu que je peux l'aimer et, dans un même mouvement, aimer les autres, mon prochain. Dieu a besoin de moi pour transformer le monde, (pour le rendre meilleur et plus juste), pour rendre manifeste son amour envers tous les hommes, même si je n'en suis pas conscient, surtout si je n'en suis pas conscient, car je risquerais de me prendre pour quelqu'un de bien.

Frères et sœurs, la route qui descend de Jérusalem à Jéricho passe devant chez nous, et nous l'empruntons tous les jours. C'est la route de notre travail, de nos responsabilités, de nos solidarités et de nos fraternités. Ouvrons les yeux, demandons à Jésus de les garder ouverts, et laissons-nous arrêter, comme lui, par les blessés de la vie. AMEN.